Document generated on 07/18/2025 8:29 p.m.

Laval théologique et philosophique

# SILBURN, Lilian, *Instant et cause. Le discontinu dans la pensée philosophique de l'Inde*

André Couture

Volume 49, Number 1, février 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/400750ar
DOI: https://doi.org/10.7202/400750ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Couture, A. (1993). Review of [SILBURN, Lilian, *Instant et cause. Le discontinu dans la pensée philosophique de l'Inde*]. *Laval théologique et philosophique*, *49*(1), 168–168. https://doi.org/10.7202/400750ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Lilian SILBURN, **Instant et cause. Le discontinu dans la pensée philosophique de l'Inde**. Paris, De Boccard, 1989, 440 pages.

Ce gros volume est la réimpression, avant-propos et page d'errata en plus, d'un livre portant le même titre, publié d'abord aux éditions Vrin en 1955 et dédié «à Gotama le Buddha». Il reprenait intégralement, «sans modification ni apport nouveau» la thèse de doctorat d'État soutenue en décembre 1948. Le plan même de l'ouvrage manifeste l'ampleur et circonscrit les limites du propos: chap. 1: Les Veda; chap. 2: Les Brāhmaṇa; chap. 3: Les Upaniṣad; chap. 4: Śāśvatavāda et Ucchedavāda (éternalisme et destructionnisme); chap. 5: Bouddhisme précanonique et l'intuition du Buddha; chap. 6: Bouddhisme canonique; chap. 7: Sectes anciennes; chap. 8: Sautrāntika et logiciens de l'école de Dignāga; chap. 9: Objections faites à la théorie de la discontinuité.

L'examen porte sur plus de trente siècles de réflexions, «dans une ligne ininterrompue qui va des Veda au Bouddhisme tardif» (p. 401). On ne trouve pourtant rien ou presque sur l'ancienne Mīmāṃsā, sur le Vedānta (sinon par le biais des Upaniṣad), rien sur le Sāṃkhya, le Nyāya ou le Vaiśeṣika. Ce qui, selon Lilian Silburn, relie les anciens brahmanes aux défenseurs du bouddhisme, c'est une sorte de primauté accordée à l'acte, soit à l'acte indissolublement lié à la pensée organisatrice qui le cause, soit encore à l'instant où l'agir efficace se dresse dans sa force même contre les « faciles illusions de la continuité et de la substantialité» (p. 8). Célébrer la plénitude, le statique, l'identique, lit-on ailleurs, c'est renier l'acte et passer à l'être (p. 4). L'agir n'existe en effet dans tout ce courant de la pensée philosophique indienne qu'en des actes discontinus et successifs, susceptibles d'être reliés en des constructions diversement appréciées. L'acte engendre la durée, que celle-ci demande à être organisée (comme dans le brahmanisme) ou qu'elle se concentre en l'instant créateur (comme dans le bouddhisme). En répétant que l'acte humain mû par le désir forge continuité et durée, le Buddha ne ferait donc que renouer avec la tradition des Brāhmaṇa encore vivante à cette époque (p. 5). On devine alors par exemple la raison pour laquelle il est impossible d'interpréter le vide bouddhique au plan de l'être et du non-être: il s'agit avant tout d'une activité de vacuité.

Je ne tenterai pas ici de résumer à nouveau une analyse complexe, toute en nuances, qui a déjà été minutieusement résumée par l'A. dans les huit pages de l'introduction. Cette immense construction d'une continuité entre le brahmanisme et le bouddhisme rejoint par moments, paradoxalement, le célèbre *Barabudur* de Paul Mus (qui échappe à la critique de l'A. p. 189, cf. 196). On y retrouve également l'écho des travaux de Louis Renou (sur le védisme), de Paul Masson-Oursel (sur la philosophie indienne) et surtout de Théodore Stcherbatsky (sur la logique bouddhique). Mais plus que ces lettres de créance, ce qui force l'attention dans cette thèse de Mme Silburn (comme d'ailleurs dans ses autres travaux), c'est sa façon unique de combiner une vaste érudition et un sens aigu de l'agir spirituel. Au moment de la première édition de ce livre, Mme Silburn était d'ailleurs activement engagée dans l'étude de la mystique du Cachemire qu'elle ne délaissera un moment que pour diriger l'édition de textes issus de la tradition bouddhique (*Le Bouddhisme*, Paris, Fayard, 1977).

Dans le petit livre (*L'oubli de l'Inde. Une amnésie philosophique*, Paris, P.U.F., 1989) qu'il a consacré à la philosophie indienne, Roger-Pol Droit s'étonne du silence qui entoure actuellement l'Inde dans l'enseignement moderne de la philosophie. Ceux qui douteraient encore qu'il puisse exister en Orient quelque système spéculatif rationnel liront sans doute avec surprise les derniers chapitres de cet ouvrage qui reproduisent des discussions entre tenants d'écoles bouddhiques rivales. La façon dont ces philosophes explicitent au début de leurs discussions les moyens grâce auxquels ils pensent accéder à une connaissance valide pourrait être profitable à bien des penseurs modernes qui ont trop souvent tendance à se comporter comme si leurs réflexions n'avaient aucune limite culturelle.

Aucun doute que cet ouvrage est une oeuvre magistrale qui mérite d'être lue et relue. On doit féliciter les Éditions De Boccard de l'avoir à nouveau édité.

André COUTURE
*Université Laval*

André PADOUX, **Vāc, the Concept of the Word in Selected Hindu Tantras**. Coll. The SUNY Series in the Shaiva Traditions of Kashmir. Translated by Jacques Gontier, New York, State University of New York Press, 1990, 460 pages.

Cette étude aborde ce qu'il est convenu d'appeler le tantrisme, mais sous un angle bien particulier, celui des spéculations sur la Parole (vāc). Il ne s'agit pas de la parole en tant qu'elle donne lieu à des réflexions épistémologiques ou sapientielles, mais de la parole